

LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE : UNE QUESTION DE LANGUE ⁽¹⁾

En toute logique, et selon les prévisions-prédictions d'Albert Memmi dans *Portrait du colonisé* (2), et de Malek Haddad dans *Les zéros tournent en rond* (3), la littérature maghrébine de langue véhiculaire française aurait dû s'éteindre avec la colonisation. Alors qu'en fait de nouvelles générations d'écrivains se mettent à écrire en français. C'est le cas, entre autres, de Tahar Djaout, Abdelhak Serhane, Rachid Mimouni et Abdelwahab Meddeb.

Pour le coup, les explications historique, sociologique et politique (4) deviennent sinon caduques (loin de moi l'idée de réduire l'importance de l'historique et de l'économique) du moins insatisfaisantes car incapables à elles seules de rendre compte du problème du bilinguisme, de mettre à jour ses points d'ancrage et d'expliquer pourquoi l'utilisation de la langue française perdure.

Au seuil de cette contribution dont le but est de dégager l'une des fonctions du recours au français dans la littérature maghrébine de langue véhiculaire française, je voudrais rapporter l'élément qui a nourri mon hypothèse de travail. Cet élément je l'ai découvert en lisant une enquête sociologique de Pascon et Bentahar (5) qui concerne en particulier les opinions de la jeunesse rurale marocaine sur leur rapport à leurs parents. Il y a là une phrase qui a retenu mon attention parce qu'elle est aveuglante de vérité. C'est la précision d'un changement de langue au niveau d'une réplique d'un jeune campagnard qui a arrêté mon attention. A la question posée en arabe (langue utilisée pendant la passation de l'enquête par les enquêteurs et les enquêtés), le campagnard commence par répondre en arabe, puis dit en français une phrase qui semble venir comme un cheveu sur la soupe :

« — Qui consultez-vous dans la famille avant d'agir ?

— Lorsqu'il s'agit de secrets, c'est à ma mère que je les confie : « l'homme est toujours amoureux de sa mère (en français) ». » (6)

Je ne peux que louer ici la fidélité de la retranscription des réponses des enquêtés, et du coup rendre hommage à la rigueur méthodologique du regretté Paul Pascon.

(1) Cet article développe une intervention au Colloque de l'E.P.R.I. (Equipe Pluridisciplinaire de Recherche sur l'Imaginaire) sur : « Imaginaire de l'espace et espaces imaginaires ». 4-6 Décembre 1986. Université Hassan II, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines I. Casablanca.

(2) Albert MEMMI. 1957. *Portrait du colonisé*, Petite Bibliothèque Payot, n° 212, 1973.

(3) Malek HADDAD. 1961. *Les zéros tournent en rond*, Maspéro.

(4) Cf. Hassan BENADDI. 1970. « Francophonie et néo-colonialisme » in *Souffles*, n° 18, Rabat, pp. 23-25.

(5) PASCON (P.) et BENTAHAR (M.). 1970. « Ce que disent 296 jeunes ruraux », Enquête sociologique, Société d'Études Économiques et Sociales du Maroc, collection : *Bulletin Économique et Social du Maroc*, Rabat.

(6) *Op. cit.*, p. 102.

C'est le contenu de la phrase qui en a induit et facilité l'interprétation et qui m'a fourni, par simple application au roman maghrébin, les données de base pour une explication apte à rendre compte du statut de la langue française pour le Maghrébin, et de son fonctionnement par rapport au fantasme et au désir. Application légitimée par l'homologie de la position des locuteurs. C'est le point de départ de l'hypothèse concernant le pourquoi de l'utilisation toujours vivace de la langue française dans la littérature maghrébine. Les propos du jeune rural trahissent un amour immodéré et quasi incestueux à l'endroit de sa mère. L'usage du français lui permet de faire d'une pierre deux coups : il satisfait à la fois le *Çà* et le *Surmoi*. Il dit le désir refoulé et contente la censure refoulante grâce à l'emploi d'une tournure de phrase dont le caractère sentencieux pointe le côté vérité générale (ce qui désenclenche quelque peu l'implication du sujet parlant dans ses paroles), et grâce à l'utilisation tactique d'une langue *étrangère*, le français; ce qui tend à renforcer l'altérité du contenu. Car, en français, le terme « amour » est ambigu; il renvoie tout autant à l'amour filial et à l'amour-passion, seule la situation de communication déterminant le sens. Son emploi pointe ici (tout en le masquant) un débordement, une transgression, toute verbale il est vrai, de l'interdit de l'inceste.

L'ambiguïté du mot en français permet un déplacement qui se résume en un glissement de sens. Cet adolescent n'aurait pu exprimer ce désir en arabe sans trahir la portée de ses sentiments, car les types d'amour sont linguistiquement différenciés dans cette langue (et tout particulièrement en arabe littéraire : symptôme linguistique frappant de la force de la prohibition de l'inceste dans la culture arabo-musulmane). Il aurait été obligé de se servir du terme qui signifie *amour-passion* au cas où il aurait voulu énoncer le fond de sa pensée... ce qui est littéralement impensable, car cet « amour » est indicible. Et ce d'autant plus que dans le cadre de la culture maghrébine il n'est jamais question d'amour mais de respect entre parents et enfants. Un fait socio-culturel significatif de cet ordre des choses c'est la discrétion, la réserve du Maghrébin dès qu'il s'agit de parler de sa mère et des relations qu'il entretient avec elle. Il est en effet « honteux » de parler à autrui de sa mère et de l'affection qu'il lui voue, « cela ne se fait pas », et encore moins dans un livre (vu l'audience du livre et aussi le fait que pointe le proverbe : les paroles s'envolent et les écrits restent). On peut trouver traces et échos de cet état de fait dans les réponses à l'enquête citée plus haut où transparait que cette réserve n'est par contre pas de rigueur en ce qui concerne le père. Ce qui se passe de commentaires.

L'utilisation de la langue étrangère facilite donc et même rend possible la transgression des tabous par l'individu, en son nom propre. Le statut du français permet de l'utiliser pour exprimer ce qu'on ne doit pas et qu'on ne peut pas dire dans sa langue *maternelle* (au sens strict de langue de la mère). Le déplacement d'une langue à l'autre ouvre un espace d'expression, une aire de transgression spécifiant la littérature maghrébine de langue véhiculaire française. De cette rupture découle l'image scandaleuse de l'écrivain individu parlant en son nom propre, héros maudit moderne à opposer à l'image socialement insérée de l'érudit des temps jadis, héraut du groupe auquel il appartient. La forme était, par le respect de la langue canonique et des règles, le représentant du collectif,

l'expression de l'« oumma », le Texte était le « corps certain » de l'Islam alors que le texte de l'écrivain de langue véhiculaire française est affirmation de soi, tentatives d'évitement de la Loi et émergence du *moi* individuel dans une société où la valeur-étalon est encore le Groupe.

L'interdiction de (mé)dire en rapport avec la loi tacite du « laver son linge sale en famille » est mise à mal par cet écrivain. Il crie sur les toits ce qui ne saurait être dit qu'« entre soi », qu'inter-dit (7). En effet, les textes marquants de ces romanciers maghrébins sont iconoclastes, irrévérencieux et destructeurs des traditions sclérosées, des dogmes et des structures sociales éculées; casseurs de la langue et du genre littéraire dans lesquels ils s'expriment. Ces écrivains entretiennent un rapport radical et novateur avec leur réalité sociale et culturelle; c'est en ce sens qu'ils dérangent. La critique, qu'elle soit journalistique ou universitaire, le clame assez haut pour qu'il ne soit pas utile de donner des exemples qui abondent chez Chraïbi, Boudjedra ou encore Khaïr-Eddine. On ne peut écrire, *ici et maintenant*, ces textes dévastateurs en arabe. Cela serait difficilement supportable par l'écrivain et par le lecteur maghrébins, si tant est que la structure de la langue et de l'imaginaire culturel le permette actuellement. Il ne s'agit donc pas d'incapacité absolue mais relative : le vécu communautaire de cette langue l'emporte encore sur son rôle de véhicule producteur de modernité inédite.

Et le cas du *Pain nu* de Mohamed Choukri (8), me direz-vous ? Je vous rétorquerais que c'est là une exception qui confirme la règle. Et ce n'est pas une boutade : je n'en veux pour preuve que le fait que cet ouvrage (qui n'est tout de même pas comparable au *Passé simple* ou à *La répudiation !*) a d'abord paru en français, traduit et présenté par un écrivain écrivant lui-même en français, Tahar Ben Jelloun en l'occurrence, aucune maison d'édition maghrébine ou proche-orientale n'ayant dans un premier temps voulu du manuscrit en arabe jugé par trop scandaleux, et donc impubliable. C'est la notoriété de la traduction en français, la reconnaissance par l'Autre qui a forcé la publication en arabe; et qui a atténué l'effet de choc de la version originale. Et je ne parlerai pas des démêlés de l'œuvre avec la censure des pays arabo-musulmans. La langue étrangère est donc, dans ce cas aussi, un passage obligé, un espace transitionnel dont la traversée fait advenir l'indicible à l'énonciation publique.

Choukri, contrairement à la loi du Clan, ose écrire et publier ce qui peut à la rigueur être dit en confidence. Marginal dans sa vie et de par son œuvre, il affronte sa propre culture comme étrange... et étrangère, au sens où il ne s'y reconnaît pas. C'est ce qui lui permet de briser les limites de la connaissance bornée par les tabous de toutes sortes; et de rompre le carcan de la langue arabe littéraire à laquelle les règles grammaticales servent de Cerbère. Cet arabe véhiculaire de la littérature est étrange, s'il n'est étranger, comparé à la langue maternelle des arabophones, à l'arabe parlé. La langue nationale est une langue maternelle truquée.

(7) Ceci pour utiliser une graphie importée de chez Serge Leclaire. 1968. *Psychanalyser* (Un essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre), Seuil, coll. « Points », 1975.

(8) Le sous-titre de cette œuvre c'est *Récit autobiographique* et non Roman. Ce qui est déjà significatif. Mohamed CHOUKRI. 1980. *Le pain nu*, François Maspéro.

La « langue » maternelle est un espace tabou, un champ où toute investigation est vécue comme une intrusion, une « pénétration » insupportable. L'écrivain maghrébin ne peut « épeler » sa langue maternelle car cela signifie fantasmatiquement faire violence à la mère, au giron géniteur et protecteur. La mère introduit par la tétée et par la voix les mots de sa langue. Le corps de l'enfant est un réceptacle « possédé » (aux sens juridique et magique et terme), il apprend le carcan linguistique dans ses langes, sa mémoire en est « tatouée ». Son désir de « maîtriser », de « déconstruire » et de « démembrer » la langue qui le possède, il le refoule au fin fond de lui-même car il est concomitant de la crainte (et de l'angoisse dépressive qui l'accompagne) de détruire ce qui est source de vie et de plaisir, c'est-à-dire de porter atteinte à l'intégrité du corps de la mère et de son tenant lieu : la langue maternelle.

L'écriture en français et ainsi vécue comme aire de jeu avec le cordon ombilical; jeu de la bobine (9) permettant de remettre sur le tapis la représentation du contrôle de la présence et de l'absence de la mère. Jeu qui se traduit au niveau de la forme par un rapport ambivalent à la langue d'écriture, quelle qu'elle soit : jubilation et sentiment de frustration se succèdent. Et au niveau du contenu, par la place et la fonction de la Mère et de l'Etrangère dans les romans où l'écrivain dénonce les « maux de la tribu ». Driss Chraïbi a été très loin dans la matérialisation de cette problématique : il suicide le personnage de la Mère dans *Le passé simple* (10) et on le retrouve vivant dans *Succession ouverte* (11), suite chronologique de son roman princeps. Le fait que cette invraisemblance soit passée inaperçue (12) signale le refoulement du versant affectif des relations à la Mère. Il est significatif que la première œuvre des romanciers maghrébins de langue véhiculaire française soit un « roman familial » où l'auteur joue et rejoue ses relations avec les images parentales et avec la société.

L'écriture en français équivaut symboliquement au meurtre rituel de la Mère, par l'intermédiaire de celui-ci — par le fait de la réduire au silence — de la langue maternelle. Le rapport à la langue française, « belle et maléfique Etrangère » selon Khatibi (13), est vécu comme un rapport infidèle, un rapport interdit, autant dire une relation incestueuse avec un ersatz de la Mère qui a tous les traits de la marâtre. En effet, à l'image de ce qui se passe dans *La répudiation* de Rachid Boudjedra (14), l'auteur fait à la marâtre tout ce qu'il est prohibé de faire avec la mère. Le déplacement mère → marâtre, langue maternelle → langue étrangère permet le retour du refoulé, et le passage à l'acte scriptural.

L'utilisation de la langue Etrangère permet à l'écrivain de se défendre de l'univers annihilant et dévorant de la Mère. La contemplation du visage de la mère n'est plus ici chaste et respectueuse, l'envie de savoir (de voir ça) l'emporte

(9) Sigmund FREUD. 1920. « Au-delà du principe du plaisir » in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, n° 44, pp. 15-20, 1971.

(10) Driss CHRAÏBI. 1954. *Le passé simple*, Denoël, roman.

(11) Driss CHRAÏBI. 1962. *Succession ouverte*, Denoël, roman.

(12) Cf. Kacem BASFAO. 1981. « Du *Passé simple* au passé composé ou pour l'amour de la mère » in *Trajets*, thèse dactylographiée, Université de Provence, Aix-Marseille I, pp. 222-233.

(13) Abedelkébir KHATIBI. 1971. *La mémoire tatouée*, Denoël, roman.

(14) Rachid BOUJEDRA. 1969. *La Répudiation*, Denoël, roman.

sur la crainte du danger encouru (15). A chaque fois qu'on parle la langue de la mère ses schèmes s'emparent de nous et on abdique *de facto* sa dimension d'individu autonome pour revêtir les atours du collectif : un comportement et une réflexion conformistes fortement codifiés. Autrement dit, il y a retour à une relation de dépendance; on passe sous le joug de la structure socio-culturelle dominante induite par la structure lexicale et syntaxique de la langue maternelle (16). Langue parlée et non écrite, langue de l'oralité et non de l'analyse, langue de la proximité et de la promiscuité, langue de l'affect qui paralyse l'esprit critique et interdit la distance nécessaire à la mise en crise d'un état du monde frustrant, parce que langue de la fusion et de l'adéquation. Le fait de friser sans cesse l'inimaginable angoisse de dissolution et de confusion explique la difficulté d'user de la langue maternelle. Ses rets obturent l'expression de la subjectivité, « qui s'y frotte s'y pique » et risque de rester sur le carreau, à un stade de régression mortifère. D'où l'utilisation à tout bout de champ dans le cadre de la communication quotidienne de termes et d'expressions de la langue étrangère dont on parsème son discours en langue maternelle, comme pour faire éclater ses structures collectivistes et pour reculer les limites qu'elle tend à nous imposer. Ce vécu de la parole comme matérialité pétrifiante à dompter est concomitant au désir de contrôle de l'imgo maternelle.

La langue étrangère, langue que la mère ne peut confisquer et où elle ne peut s'immiscer, permet une prise de distance salutaire d'avec l'imgo de la « Mauvaise Mère », celle dont les attentions prévenantes ne laissent aucune place au désir du sujet qui n'est plus dès lors qu'un objet, un prolongement du désir de la mère. La pulsion épistémophilique est à une utilisation maîtrisée de la langue étrangère, ce qu'est la pulsion de mort à l'emploi orgiaque et fusionnel de la langue maternelle. L'écrivain est contraint à un échange fou : le livre qui délivre contre le cocon de la langue maternelle.

Utiliser la langue étrangère s'accompagne de l'impératif catégorique d'en jouer et de s'en jouer. C'est ainsi que l'écrivain maghrébin se défend aussi de l'emprise maléfique de la langue étrangère en la « démembrant », en la travaillant pour en gommer les structures aliénantes, les structures radicalement Autres. L'écriture des romanciers maghrébins de langue véhiculaire française est le fruit d'une déconstruction et d'une restructuration de la langue française. Ils réintroduisent d'une façon et d'une autre certains mouvements, certains rythmes et certaines structures de la langue maternelle dans la langue étrangère : arabismes, aphorismes, expressions coraniques, traduction littérale de termes ou de tournures idiomatiques, ou encore insertion de mots arabes ou berbères dans le texte en français.

Voilà définie cette littérature comme espace interculturel, puisqu'elle participe de deux langues et de deux cultures. Mais ici il faut faire son deuil de l'utopique et frileux « dialogue des cultures » où les cultures sont censées

(15) Cf. Kacem BASFAO. 1985. « Contribution à l'étude des prototypes fantasmatiques de la lecture et de l'écriture (suite) : métaphores sexuelles » in *Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines*, n° 2, Université Hassan II, Casablanca I, pp. 19-31.

(16) Cf. Michel FOUCAULT. 1966. *Les mots et les choses*, N.R.F. Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1972, pp. 310-311.

fraterniser et préparer le meilleur des mondes. C'est leur rapport critique qui est productif et générateur d'écritures novatrices. La langue étrangère a tendance à neutraliser la langue maternelle, et celle-ci cherche à habiter et même à envahir la langue étrangère. C'est dans cet espace que l'œuvre prend corps en tant qu'objet transitionnel (17), en tant que substitut de la mère absente. Cet objet créé-trouvé se situe à l'endroit de conjonction et de disjonction de la langue maternelle et de la langue étrangère. Espace transitionnel dont le prototype est, selon Winnicott, la surface de contact du sein de la mère et de la bouche du nourrisson, la partie de la mère que l'enfant vit comme lui appartenant mais qui ne fait pas partie de lui. Partie qui est à la lettre une possession « non-moi ».

Ecrire en français implique pour l'écrivain maghrébin remettre à leur place et l'une et l'autre culture, ainsi que les identités culturelles contraignantes et stéréotypées qu'elles produisent. Ecrire est alors synonyme d'une tentative de dégagement du vécu problématique d'une situation conflictuelle qui parle de l'inconfort d'être assis entre une chaise et un pouf. L'écriture est un aménagement provisoire de cette situation : l'écrivain y cherche non à couper les ponts entre les deux rives de la Méditerranée, mais à couper les liens aliénants.

Si la nationalité maghrébine de l'écrivain le rappelle à l'ordre collectif, sa production en français invite à une expérience interculturelle originale, créatrice d'un espace imaginaire nouveau. Il entend entretenir avec sa culture, son histoire et sa (ses) langue(s) un étrange et fascinant rapport de transgression critique. Il nous présente en le représentant noir sur blanc ce qui de son histoire et de sa culture ne fut jamais écrit dans la langue qui l'a materné. Cette écriture est un état-limite du rapport au langage : une mise en crise et en question d'au moins deux langues.

Que ces écrivains soient ressentis comme déstabilisants et dérangeants, et même soient rejetés, rien que de très normal. C'est le contraire qui serait étonnant. L'importance de leur rôle et leur fonction dynamisante dans le renouvellement des formes et de la langue d'écriture de la littérature maghrébine écrite en arabe sont actuellement méconnus car scotomisés. Après un temps de refus complet (*Confer* l'historique des rapports de l'Union des Ecrivains du Maroc avec les écrivains et la littérature de langue véhiculaire française), il y a eu dialogue, puis depuis quelques années début d'intégration (non encore explicitée et revendiquée il est vrai) de cette littérature par le biais d'une lecture de ses textes-phares, véritables laboratoires de recherches scripturales et narratives.

Cette littérature construit de fait un espace potentiel et met en place un nouveau mode d'être où contact critique, marginalité, originalité et diversité sont promus au rang de valeurs pour chercher à déboulonner l'invalidant et inhibant « tawhid » car, désormais, le plaisir de la captation par la voix de la Mère, giron de l'« Oumma », est aussi perçu comme peur panique de se perdre dans ce sein unifiant qui devient monstrueux à force d'être élargi par les moyens de communication modernes.

Kacem BASFAO*

(17) Selon la définition qu'en donne WINNICOTT, 1971. *Jeu et réalité* (L'espace potentiel), N.R.F. Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975.

* E.P.R.I., Université Hassan II, Casablanca.